

Zeitschrift:	L'Afrique explorée et civilisée
Band:	10 (1889)
Heft:	11
Artikel:	Le Tanganyika : d'après le Capitaine Edward C. Hore
Autor:	[s.n.]
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-133650

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

consul britannique, s'y rendra à cet effet. En outre, le sultan a donné par écrit à M. Portal la promesse que tous les enfants d'esclaves qui naîtront dans le **Zanguebar** après le 1^{er} janvier prochain seront libres.

On écrit de Tananarive au *Journal des Débats* :

« Les autorités consulaires anglaises ayant accusé le gouvernement de **Madagascar** de favoriser la traite des noirs, le premier ministre a promulgué une loi, aux termes de laquelle les esclaves importés sont affranchis par le fait seul de toucher le sol malgache. »

Nos lecteurs se rappellent qu'un télégramme de **Zanzibar**, du 21 septembre dernier, a annoncé, qu'en vertu d'un décret du sultan, « tous les individus amenés sur le territoire de ce souverain, après le 1^{er} novembre, seront libres. »

Si ce décret est mieux exécuté que celui de Saïd Bargasch, du 18 avril 1876, il y aura prochainement dans les États du sultan un certain nombre d'esclaves libérés, au sort et à l'éducation desquels il y aura lieu de pourvoir. Il ne sera guère possible de les renvoyer dans leur pays d'origine, où ils seraient exposés à retomber sous les coups des Arabes qui pratiquent la chasse à l'homme à l'intérieur. Ils auront besoin d'être formés à un travail libre et rémunérateur pour pouvoir se suffire à eux-mêmes. Seront-ils remis aux établissements de Bagamoyo ou de Frere-Town? ceux-ci seraient-ils suffisants pour les recevoir? ou en créera-t-on de nouveau? Sans doute, il a été pris des mesures spéciales en prévision de cette éventualité. Mais jusqu'ici, nous n'avons reçu aucune information à ce sujet.

LE TANGANYIKA¹

D'après le Capitaine EDWARD C. HORE.

De tous les grands lacs de l'Afrique tropicale orientale, le Tanganyika a été le premier découvert; c'est peut-être celui dont l'importance est la plus grande par le fait de sa situation plus centrale que celle du Nyassa et du Victoria-Nyanza, et sur la route directe de Zanzibar à l'embouchure du Congo. C'est là que se rencontrent les limites de l'État

¹ Voy. la Carte, II^{me} année, p. 248.

Indépendant du Congo et du territoire réservé à l'influence allemande dans l'Afrique orientale. Il peut devenir le centre des croisières intérieures pour amener l'abolition de la traite au cœur du continent. A tous les points de vue la connaissance de ce bassin importe beaucoup aux amis de l'Afrique.

Sans doute le capitaine F. Richard Burton, et après lui Cameron et Stanley ont fait beaucoup pour acquérir une connaissance exacte de cette immense nappe d'eau, de son régime, de ses affluents et de son émissaire. Mais le temps qu'ils ont pu y consacrer a été relativement court ; leur travail a été un travail de pionniers, dont ont profité ceux qui sont venus après eux. Parmi ceux-ci le capitaine Hore est certainement celui qui s'est trouvé dans les conditions les meilleures pour étudier ce bassin sous toutes ses faces, et le mémoire qu'il vient de lire à la Section géographique de l'Association britannique à Newcastle nous paraît trop important pour que nous n'en extrayons pas ce qui nous semble devoir être le plus utile et le plus intéressant pour nos abonnés.

Les montagnes qui entourent le bassin au fond duquel se trouve le Tanganyika forment un ovale irrégulier de 1000 kilomètres dans sa plus grande longueur, à partir de la ligne de partage des eaux du Kitangoulé et de la Lousizi au nord, jusqu'à celle qui sépare la Lofou du Chambézi ; la largeur n'en est que de 500 kilomètres, de la ligne de faîte de la Gombé dans l'Ou-Nyamouézi aux affluents orientaux du Loualaba dans l'Ou-Gouha. Ce bassin forme une dépression profonde, dont le lac occupe environ les trois quarts du plus long diamètre, à 1000 mètres environ au-dessous du niveau des montagnes les plus élevées.

Une section faite le long de son moindre diamètre ressemblerait exactement aux détails d'une fortification. En venant de l'est, le rempart s'élève par degrés ; en entrant dans l'Ou-Nyamouézi, on franchit la crête du parapet, qui descend en pente douce jusqu'à l'escarpe par laquelle on atteint la tranchée au fond de laquelle est le lac ; de l'autre côté une contre-escarpe presque abrupte de 600 mètres fait remonter au glacis qui forme la limite occidentale de la dépression et d'où les eaux descendent vers l'Atlantique.

Le lac lui-même a 650 kilomètres de longueur, une largeur moyenne d'une trentaine de kilomètres et une profondeur de 200 à 300 mètres le long de sa ligne médiane. L'apparence de la dépression au fond de laquelle s'étend le lac fait déjà supposer qu'elle est due à une action volcanique et à des commotions sismologiques. M. Hore a été confirmé dans cette pensée par l'expérience d'un séjour de dix années dans cette

région, pendant lesquelles les tremblements de terre ont été fréquents, quelquefois si forts que des fissures se sont produites dans le sol, des sources d'eau chaude ont jailli, ainsi que des jets de vapeur et de pétrole; plus fréquemment encore de sourds grondements au-dessous de la surface indiquent que les foyers souterrains sont toujours en activité.

Depuis plusieurs années on a constaté que la direction des oscillations de ces tremblements de terre est N.-N.-O. ou N.-O. En août 1880, une secousse d'une violence inaccoutumée ouvrit une fissure de plusieurs kilomètres de longueur et des lézardes dans les murailles d'Oudjidji, et en octobre 1887, une série de secousses d'une durée de plus de vingt jours fut ressentie dans l'île de Kavala et à Oudjidji, paraissant se produire directement sous les pieds des habitants sans qu'il y eût d'oscillations horizontales. Sir Richard Burton, le premier Européen qui ait visité le Tanganyika, crut y voir une dépression volcanique; M. Cooley montra qu'il est situé parallèlement à la ligne de volcans qui passe par la Réunion, Madagascar et les Comores. M. Hore voudrait que l'on étendît le champ de cette étude; il pense que le bassin du Tanganyika s'étend le long d'un grand cercle qui passe par les pôles magnétiques de chaque côté desquels sont rangés les principaux volcans et les régions des phénomènes volcaniques et sismologiques de l'hémisphère oriental.

Pendant longtemps ce lac a été le réservoir des eaux de toute la dépression du centre de l'Afrique, sans autre émissaire que l'évaporation. Longtemps aussi il y a eu équilibre entre la chute de pluie et l'évaporation; puis la quantité d'eau tombée dépassa l'évaporation; le lac monta jusqu'au niveau de deux brèches existant dans la chaîne des montagnes qui forment le bassin, l'une près de Karéma à l'est, l'autre dans l'Ou-Gouha à l'ouest. A l'époque de Cameron, le lac avait atteint le niveau de ces deux brèches. Mais M. Hore ne croit pas que ce phénomène ait pu se produire plus tôt, car il existe, tout autour, des arbres de haute futaie, en partie submergés alors, dont la croissance sur un terrain sec avait exigé des siècles, et des villages et des cultures aussi submergées par l'exhaussement du niveau du lac.

Du côté de l'est, les eaux s'écoulèrent dans la dépression de Rikoua, appelée tantôt un fleuve, tantôt une lagune ou encore, comme aujourd'hui, un lac. A l'ouest, la nature du sol de la barrière opposa une résistance jusqu'à ce que la force énorme de l'eau emportât la digue et creusât toujours plus profondément le chenal dans lequel coule la Loukouga. Lorsque M. Hore arriva au Tanganyika, en 1878, le lit de la Loukouga, avait déjà été creusé sur un long parcours; la rivière était

déjà un torrent rapide. Le niveau du lac était au moins à un mètre plus bas qu'à l'époque de la visite de Cameron. Pendant les dix années suivantes, il a baissé encore de 6 mètres ; il s'écoule toujours par la Loukouga, mais beaucoup plus lentement. Tout autour du lac s'élève une ceinture de 3 mètres de haut entre le niveau de l'eau et les arbres dont la croissance sur terrain sec a dû exiger de longues années. A l'époque de Sir Richard Burton, le niveau du lac ne dépassait pas les cultures dont la trace se remarque entre la zone de ces arbres et la surface actuelle de l'eau. Un exhaussement des eaux pendant cinq ou six ans a suffi pour détruire de grands arbres dont les traces auraient disparu s'ils eussent été submergés pendant dix ou douze ans. Durant les quatre ou cinq dernières années l'abaissement a été en moyenne de 0^m,30 à 0^m,45.

Pour les natifs de cette région, le Tanganyika est la grande eau, soit pour les produits qu'ils en tirent, soit à cause des facilités de transport et de communication qu'il offre aux dix tribus différentes établies sur ses rives de 1600 kilomètres de développement.

Celles-ci présentent toutes les beautés des lacs suisses sur une beaucoup plus grande échelle; la végétation des tropiques y ajoute encore. Les fourrés d'arbustes qui entourent les criques servent de retraite aux buffles, aux zèbres, aux éléphants et à tous les grands fauves. Des embouchures de rivières, obstruées de roseaux et de papyrus, pullulent d'hippopotames et de crocodiles et offrent un asile aux canards, aux oies, aux ibis, aux martins-pêcheurs, aux belles grues cendrées et à quantité d'autres oiseaux aquatiques; la tortue nage entre deux eaux; le cri sinistre de l'aigle pêcheur répercute d'une rive à l'autre fait ressortir le silence solennel de ces lieux, tandis que sur les hauteurs, la forêt vierge aux arbres gigantesques, sert d'abri à de grandes fougères enguirlandées de lianes, à de brillants papillons et à des singes s'élançant de branche en branche.

Dans les parties du rivage où l'homme s'est établi, se présentent des scènes de deux sortes. Dans les régions les moins habitées, où une longue et fâcheuse expérience a rendu tous les étrangers suspects, on aperçoit des villages indigènes entourés de palissades, perchés sur des promontoires ou dans des positions faciles à défendre, leurs provisions de pain ou de poisson séché entassées sur des flots pierreux et leurs canots retirés et à portée de la main. Dans les contrées plus heureuses, se voient quantité de villages disséminés au milieu de plantations de bananiers qui annoncent la paix et l'abondance, tandis que des champs de blé et de

cassave couvrent au loin toute la campagne. Ça et là un espace ouvert est réservé pour le marché auquel les indigènes de tout sexe et de tout âge arrivent, par terre ou par eau, pour vendre leur produits : huile, poisson, sel, chèvres, miel et toutes sortes de denrées ; le long de la baie sont rangés des canots de toutes grandeurs taillés dans un tronc solide, bref, sous son aspect le plus attrayant et le plus pacifique, tout l'attirail des scènes africaines.

Sur la surface de l'eau se dessinent la voile triangulaire de la barque arabe ou le long canot plat de l'indigène aventureux qui côtoient la rive autant que possible, ne traversant le lac qu'après avoir soigneusement examiné l'état de l'atmosphère. Lorsque l'Arabe est surpris par un gros temps, il se trouve parfois entièrement à la merci des vents et des flots, mais les embarcations étant excellentes se perdent rarement. Les indigènes avec leurs canots, en général pesamment chargés, n'ont qu'un moyen de se tirer d'une tempête ; le plus robuste, ou tous si cela est nécessaire, passent par-dessus bord ; se tenant au bateau, ils se soutiennent sur l'eau et servent à briser la force des vagues ; si le danger augmente, ils jettent à l'eau la cargaison en commençant par les objets de moindre valeur. Le lac présente des aspects très différents. Par le beau temps, la navigation en est très agréable, les écueils et les bas-fonds étant très peu nombreux. Mais les scènes les plus belles sont celles qu'offrent les nuits claires, où la fraîcheur succède aux ardeurs du soleil. Ou bien le vent de tempête en soulève les flots, amassant autour des montagnes des masses de nuages qui déversent des pluies torrentielles sur les pentes tout autour du lac.

Il n'est pas rare de voir se former de vraies trombes parfaitement semblables à celle de l'Océan. Les changements de saison sont les époques de l'année où les vents et l'eau deviennent le plus dangereux. Des tourbillons de vent, accompagnés de pluie et de grêle, peuvent rendre, de nuit surtout, la navigation extrêmement périlleuse. M. Hore a observé pendant quatre heures de suite le phénomène électrique du feu Saint-Elme à l'extrémité du mât.

Les saisons suivent l'ordre général que l'on remarque dans l'Afrique tropicale ; les plus grandes perturbations météorologiques ont lieu à l'époque où la saison pluvieuse succède à la saison sèche, et vice versa. D'après les observations de M. Hore, il tombe à peu près deux fois plus de pluie à l'île Kavala, à l'ouest du lac, qu'à Oudjidji, sur la rive orientale. Le temps le plus chaud de l'année est en novembre et en février ; le plus froid en juillet.

Le climat n'est, en général, nullement insalubre: il est beaucoup plus sain que celui des régions de la côte sous la même latitude; les malheureuses expériences faites jusqu'ici par des voyageurs et des missionnaires ont été dues plutôt aux conditions difficiles de la vie et du travail qu'à l'insalubrité du climat. Quantité de ceux qui ont visité cette région ont été affaiblis par de longs voyages, beaucoup de vicissitudes et d'anxiétés. M. Hore ne doute pas qu'à mesure que la civilisation s'étendra, que le pays et les conditions de la vie seront mieux compris, on n'ait plus à se plaindre du climat.

Sans doute de grandes étendues de pays semblent desséchées, mais l'eau se trouvera presque partout où l'on creusera des puits, et il ne faut que de l'eau pour faire produire en abondance tout ce que fournissent les pays tropicaux.

De nombreuses observations ont permis de fixer l'altitude du lac à 900^m environ. L'eau est fraîche et propre à tous les usages.

Quant aux habitants, la région du Tanganyika offre un mélange d'une dizaine de tribus, représentant toutes les différentes familles de l'Afrique : nègre, négroïde, zoulou, sémité, pygmée et aussi le groupe des populations belliqueuses de l'ouest du Victoria-Nyanza, dont la classification n'a pas encore été faite d'une manière complète. Tous ces éléments ont convergé vers le Tanganyika, non, comme on pourrait le supposer, pour y entrer en conflit, mais pour s'établir pacifiquement le long de ses bords, où, devenus enfants du sol, ils conservent encore assez de leurs traits physiques pour que l'on puisse les reconnaître.

Les tribus guerrières du N.-O. sont représentées dans l'Ou-Sigoué, où elles opposent aux étrangers la plus grande difficulté pour pénétrer dans leur pays; toutefois la base sûre d'opérations qu'offre le lac, fait de l'Ou-Sigoué le meilleur point de départ pour des tentatives de le relier avec le territoire d'Émin-pacha.

Les sémites africains du N.-E. venus d'Abyssinie et du pays des Gallas, nomades, pasteurs, sont établis sur le Tanganyika, sous le nom de Oua-Roundi et de Oua-Djidji septentrionaux. Conservant leur bétail, ils sont devenus essentiellement agriculteurs, et malgré leurs préjugés contre l'eau, ils ont pris des habitudes de marins; ce sont les bateliers et les pêcheurs les meilleurs. Ils ont gardé le physique superbe et les traits supérieurs de leurs ancêtres, ainsi que l'habileté à travailler le fer et le cuivre et à tisser les étoffes.

Plusieurs explorateurs ont signalé une série de tribus pygmées et canibales, partant de la côte occidentale et atteignant le Tanganyika, dans

l'Ou-Bemba; elles n'y sont que faiblement représentées, peut-être est-ce le mauvais accueil qui leur a été fait par les populations des bords du lac qui les a empêchées de se fondre avec les autres indigènes.

Le type nègre provient de l'ouest et se trouve représenté dans le Ma-Rouango, et peut-être dans l'Ou-Gouha et l'Ou-Goma.

La famille négroïde est venue de la côte orientale sur deux ou plusieurs lignes.

Les Zoulous ou Mazitous, ont été refoulés du Sud vers le Tanganyika, et les Oua-Touta et autres rejetons, portant sur la tête l'anneau distinctif des Zoulous, après un court établissement à l'angle O. du lac, se sont mêlés aux Ou-Nyamouézi.

Toutes ces familles, sauf les Zoulous, ont acquis une grande habileté dans la navigation, dans la mesure où l'existence d'arbres convenables pour des canots, les côtes, les ports, et les nécessités d'échanges ont pu les favoriser.

Quoique presque toutes les familles africaines soient représentées dans la région du Tanganyika, cependant ce sont les Ou-Nyamouézi qui occupent la plus grande partie de ce bassin. Ils ont envoyé des colonies jusque dans le Katanga, le Garanganzé d'aujourd'hui.

La proximité de tous ces éléments divers a servi à développer et à encourager l'art et l'industrie indigènes, ainsi que l'échange des produits. Le progrès aurait été constant sans l'esclavage et la traite pratiquée par les Arabes. Sans doute la condition primitive de l'esclavage est celle que l'on rencontre partout dans l'histoire ancienne, mais la forme actuelle, introduite dans l'Afrique centrale, par des étrangers, provient de contrées où l'organisation sociale développe les passions les plus basses de la nature humaine.

Malgré les conditions désavantageuses dans lesquelles se sont trouvées les populations de l'Afrique centrale, les arts utiles s'y sont développés. Les métaux servent à fabriquer des ustensiles et des armes; l'argile fournit des vases de toutes formes. Les indigènes filent toutes sortes de fibres végétales, en font des tissus, des nattes, des corbeilles; ils font du sel et de l'huile; prennent du poisson, le conservent et le distribuent; partout où la paix le permet, sont établis des marchés pour les échanges. La seule condition qui manque pour de rapides progrès à tous les points de vue, c'est la paix et un gouvernement assuré.

Les indigènes cultivent, outre le riz et diverses céréales, le palmier à huile, les arachides, le sésame, le tabac, le coton, beaucoup de fibres végétales, le caoutchouc, etc.; ils exploitent le fer, le cuivre, les peaux, l'ivoire, etc.

Les voies de communication convergent vers le Tanganyika. Dans l'Afrique tropicale orientale, elles se dirigent actuellement de l'est à l'ouest, mais plus tard il sera facile d'en ouvrir du Nil au Zambèze. La voie la plus fréquentée jusqu'ici est celle qui, partant de Zanzibar, traverse le Tanganyika, pour gagner le Congo et la côte occidentale¹. Le temps ordinaire employé par les caravanes annuelles de la Société des missions de Londres, chargées de marchandises, est de trois mois pour aller de Zanzibar à Oudjidji². M. Hore, a fait, dans les mêmes conditions, le trajet en 90 jours; une autre fois, avec plusieurs Européens, de pesantes charges et un bateau sur six chariots, en 104 jours. Sans charges, il l'a fait en 62 jours, et l'année dernière, avec sa femme et son enfant, en 72 jours. Au point de vue des frais de transport, la route du Nyassa peut être préférée; mais l'expérience acquise par les porteurs, la discipline et la connaissance de tous les détails de l'ancienne route plaident en faveur de celle-ci.

C'est en 1878 que la première expédition de la Société des missions de Londres, a atteint le Tanganyika; malgré de grandes difficultés et de nombreux décès, l'œuvre a été poursuivie avec persévérance. Les missionnaires ont appris à connaître toutes les tribus des bords du lac; deux stations ont été fondées; quantité d'indigènes ont été formés comme pilotes, constructeurs, ouvriers, domestiques; même les Arabes, trafiquants ou colons, ont déposé leurs préventions et ont aidé aux progrès de la mission par leur conduite hospitalière et amicale.

La Société possède un bateau de sauvetage en acier, et un bâtiment à voile de 18 mètres de long, pourvu d'une machine à vapeur. Le lever du lac a été fait, les ressources du pays et le caractère des indigènes ont été étudiés. Au point de vue de la suppression de la traite, la situation du Tanganyika est excellente et le pays riche par lui-même peut devenir le centre d'un commerce légitime important. Quant au développement de l'art et de l'industrie des natifs, M. Hore regrette que l'on ait inondé certaines régions africaines de marchandises européennes à

¹ Du point où la Loukouga sort du Tanganyika jusqu'à Nyangoué, sur le Congo, la distance, à vol d'oiseau, est de 500 kilomètres environ.

² Outre Oudjidji, établissement essentiellement arabe, on compte, sur les bords du Tanganyika, les stations de Karéma et de Mpala, fondées par l'Association internationale africaine et remises aux missionnaires romains après la fondation de l'État du Congo; celle de Kibanga, des missions d'Alger; celles de Kawala et de Pambeté, de la Société des missions de Londres.

bon marché, qui ont étouffé de précieuses industries indigènes, qu'il aurait fallu encourager avec soin. Il serait déplorable que les opérations commerciales des Européens n'eussent pour but que le lucre, et que les Africains, privés de leurs travaux utiles et laissés dans leur ignorance primitive, tombassent dans un état de sujétion pire que leur condition présente. Leur magnifique pays ne réclame qu'un peu d'aide pour que les ressources en soient utilisées; eux-mêmes s'élèveront s'il sont soutenus, mais aucune entreprise politique, commerciale ou scientifique ne sera possible si elle ne se propose avant tout la suppression effective de la traite des esclaves.

CORRESPONDANCE

Lettre du Zambèze, de M. D. Jeanmairet.

Séshéké, Zambèze, 21 juin 1889.

Je vais essayer de répondre à vos principales questions. L'esclavage chez les Ba-Rotsé s'étend à toute la population. Ainsi, le roi a le droit de prendre à son service n'importe quel fils de chef, dont il fait un *secomboa*, c'est-à-dire un chef des gens de sa maison ou un surintendant pour la chasse, la pêche, le tribut et d'autres travaux. D'autres fils de chefs sont appelés par lui à devenir chefs de village ou de tribu. En un mot, c'est le roi qui, avec l'aide de ses conseillers, confère toutes les charges dans le royaume. Le roi a encore le droit de prélever un tribut humain sur chaque chef, duquel il prend les sujets mâles ou femelles dont il a besoin. En outre, chaque année, le roi envoie des licomboa, ou chefs, enlever des enfants, surtout chez les Ma-Totela, les Ba-Toka et les Ma-Subia. Ces expéditions ne sont pas toujours très productives, car dès qu'on apprend l'approche des envoyés du roi, les parents cachent leurs enfants. Les petits chefs de village se prêtent volontiers à ce stratagème et répondent aux envoyés du roi que leurs gens sont dispersés et introuvables. Alors, si une battue des bois ou des roseaux échoue, les gens du lekheto (des péages), s'en retournent à vide à la Vallée, sans encourir la colère du roi qui est habitué à ce mode de faire. D'autre part, une expédition semblable n'échoue jamais complètement; tout le butin humain est amené au roi qui, après avoir fait son choix, distribue le reste aux autres chefs et à ses ambassadeurs tout d'abord, en rétribution de leurs peines.

Ces expéditions sont le fléau du pays, non seulement à cause des razzias de gens qu'elles exécutent, mais aussi parce que les messagers pillent les villages, battent les gens, font bonne chère aux dépens des victimes. C'est pour cette raison que les gens se dispersent le plus possible, qu'ils cachent leur nourriture loin des villages dans des trous soigneusement recouverts. En revanche, il faut dire que les pauvres envoyés du roi mourraient de faim s'ils n'usaient de violence pour